

Rêverie lémanique

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

De jeunes corps sombres, qui se courbent, se redressent, se poursuivant au bas de la terrasse, ont la même teinte que les murs des maisons ; ils paraissent faits de la même chair que ces dieux endormis sur le calme lacustre. Ils rient, pleins d'innocence et de bonheur, et moi je regarde ce jour par fait que je contemple, mais eux ils le vivent. Ce jour m'apparaît, dès maintenant, tel qu'il sera dans leur mémoire alors que je serai retourné en poussière.

Ils diront à leurs enfants : c'était en juin 2013... Nous habitions la villa où avaient vécu autrefois Brigitte Bardot et Gunther Sachs. Combien étions-nous de cousins et de cousines dans le vieux chalet de Rossinière qui avait l'odeur de jouets vernis ? Des rosiers grimpants embrassaient les troncs d'arbres et de grands dahlias miraculeux s'enroulaient aux roseaux. En ce temps, il y avait de beaux étés... Les grands de ce monde prenaient les eaux d'Evian en soignant les bobos de la planète, tandis que de jeunes voyous cagoulés, beaux comme des anges du mal, saucissonnaient sur les bords du lac. Le cousin Ferdinand revenait par le dernier bateau, ayant vaincu le diable aux tables du hasard. Sa maîtresse rieuse l'attendait sur le quai. L'aurait-elle reconnu sans son borsalino ? Une écharpe de soie flottant au gré du vent, ils se sont assis au fond d'un bistrot. Un garçon claudiquant leur servit deux vodkas.

Rien encore ne leur découvre le complot de la peau, de la terre et du ciel pour faire croire aux enfants que le bonheur existe. Et nous-mêmes, au commencement du déclin, nous oublions ce que nous savons, attentifs à ce bercement, à ce chuchotement, à ce mensonge de la nature qui, avant la dernière étape, nous permet de reprendre un peu souffle.

L'espace d'un instant

En vérité, c'est nous-mêmes qui nous mentons. S'il n'y avait pas d'œil humain pour contempler cet horizon ni d'oreilles pour entendre cette volière, son murmure ne serait pas un hymne à la joie ; les apparences ne contiennent d'humain que ce que nous y avons mis. Comme cet essaim d'abeilles qui soudain se condense et s'épaissit autour d'une branche morte, tous nos désirs se suspendent à ce beau jour. Le paysage n'est qu'une toile tendue où nous projetons notre cœur. Car rien ne ressemble plus au désir de bonheur chez les adolescents fascinés par tous les mirages, que la faim dont souffrent encore ceux qui pourtant savent par dure expérience que le bonheur n'est pas, ou du moins qu'il n'existe pas comme un objet qu'on possède une fois pour toutes, comme une perle qu'on serre dans sa main, comme un gros diamant incorruptible.

Elle feuillette un journal et lui lit les gros titres, mais il ne l'entend pas. Sa pensée a des ailes. « Notre voyage est loin de toucher à sa fin, finit-il par lui dire. Aux pieds des murs de Troie ma pensée se promène. Dante a cartographié le lieu qui les verra tenter, sans le pouvoir, de s'attraper les doigts... »

Le bonheur ! Sans doute il a mis quelquefois sa main sur leurs yeux, il avait un visage, il tenait tout entier dans le

regard mystérieux sur lequel leur front se penchait, il avait sa densité, son poids et c'était le poids d'une tête contre une épaule. Et puis il n'était plus là : et qu'est-ce qu'un bonheur qui n'est pas toujours là ? Qu'est-ce qu'un amant qu'on voit entre deux portes ? Une maîtresse aux lames des persiennes ? Un mari toujours là et qui ne parle plus ? Une épouse qui voit sa beauté s'en aller comme une fleur tombée qu'on ramasse à la pelle ?

Il est sept heures. Le lac est d'un vert plus pâle. Le soleil déclinant dessine à la surface des eaux un éventail immense de clarté. Ce mot me revient que j'ai lu dans *Le soulier de satin* : « Il n'y a rien pour quoi l'homme soit moins fait que pour le bonheur et dont il se lasse aussi vite... » Aussi les dieux sont là comme des taons pour le harceler. Quel meilleur réveille-matin que le malheur ? Sur ce bleu sans ombre de ce jour d'été, sur ce lac assoupi, ce que notre cœur projette c'est bien la torpeur béate d'un bonheur bourgeois qui ne passera pas.

De même que d'instant en instant, à mesure que ce beau jour touche à sa fin, l'horizon change (et déjà l'éventail de clarté se referme et cette voile gonflée le traverse en quelques secondes), c'est un cœur toujours changeant, toujours inquiet dont le paysage lacustre me renvoie le reflet. Qu'importe que le bonheur soit essentiellement ce qui ne dure pas ? Car qu'avons-nous à faire d'une vie qui ne serait pas tragique ? Et le tragique de la vie, c'est d'aimer ce qui est éphémère.

Il ne serait pas plus fou de s'attacher d'un cœur désespéré à ce beau jour finissant qu'à une créature. Et c'est pourtant ce que tout homme fait dès qu'il commence d'aimer. Quelle folie ! Mais qui donne à la vie un goût si merveilleusement amer, que Tristan et

Yseult ne regretteront jamais d'avoir bu ce philtre.

Il n'y a rien pour quoi l'homme soit moins fait que le bonheur. C'est un poète catholique qui écrit ces mots et qui oppose bonheur terrestre et joie divine. Mais c'est aussi qu'une certaine souffrance et même un certain désespoir sont aussi du bonheur. Bientôt peut-être serons-nous las de cet azur dormant, de ce lac où Saint-Preux donnait rendez-vous à Julie d'Etange, et dont le sommeil est aussi calme que celui d'un enfant. Il faudra que le vent d'ouest le tire de son assoupissement.

Oser regarder

La nature nous est nécessaire comme le mensonge. Mais nous avons passé l'âge du mensonge, et la jeunesse est loin où nous avions recours à ces prolongements de notre cœur dans le monde végétal qui nous aidaient à ne pas mourir. Nous n'avons plus besoin maintenant de ce langage chiffré ; la séparation de la nature et du cœur marque la fin de la jeunesse. Le temps est venu d'oser se regarder en face. Nous nous passerons désormais d'interprète. C'est fini de croire que les nuits d'été sont à la mesure de l'amour et que le vent transporte dans les branches le gémissement des amants. Le désir et ses attentes, le plaisir et ses cris sont des hochets d'enfant, avec lesquels les romantiques, enfants du doute et de l'incroyance, ont cru pouvoir tromper leur ennui.

Délivrée de nos passions, la terre est-elle devenue ce limon aveugle ? Les arbres, des créatures sans visage ? A l'heure où s'allongent les ombres, est-ce la mort éternelle ou la paix divine qui descend sur nous ?

G. J.